

CHAPITRE 6 : MIROIR ET ANGOISSE

FACE A LA PERTE DE L'IMAGE

“ Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage... Rien ne va plus. Je déteste mon image: au-dessus des yeux, la casquette, les poches en dessous, la face trop pleine, et cet air de tristesse autour de la bouche que donnent les rides. Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien, ni mal, elle a l'âge qu'elle a. Mais moi, je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai jamais.”¹

SIMONE DE BEAUVOIR

Simone de Beauvoir a beaucoup écrit sur son expérience personnelle de la ménopause et, en particulier, sur sa propre détresse face au vieillissement. Cette question occupe une grande place dans le deuxième volume de *La force des choses* où elle parle de sa vie entre quarante-deux et cinquante deux ans.

Simone de Beauvoir connaît une histoire d'amour avec un homme plus jeune : Lanzmann, avec qui elle vivra. Pendant six ans, cet homme sera un parfait rempart contre l'angoisse du vieillissement.

En 1958, elle a 50 ans, sa relation avec lui se termine. Elle mettra longtemps à sortir de la dépression qui va suivre, entièrement parcourue par le thème de la vieillesse.

Pour Charles Melman, "la prévalence chez une femme de la demande d'amour se justifie par ce souci d'être reconnue en tant qu'une, voire unique (c'est à dire la une) ", la douleur essentielle tourne autour de la privation du trait qui aurait pu " garantir sa féminité, la protéger des caprices de l'interlocuteur, des circonstances ou de l'âge. »²

&Une image du corps à la merci des caprices de l'Interlocuteur

Deux ans auparavant, en 1956, quand elle achète, avec l'argent de ses livres, l'appartement de la rue Schoelcher, Lanzmann ne la suit pas. Elle écrit sa difficulté à « *redevenir seule après avoir vécu en couple, mais aussi parce que j'étais vieille. Je serai désormais seule tout le reste de ma vie.* »³ Elle n'a alors que 48 ans, et si elle se sent vieille, c'est parce qu'elle se sent abandonnée, même si ce n'est que partiellement, dira Toril Moi. La vieillesse est associée à une perte de séduction physique, et donc à la perte d'amour⁴, ajoute-t-il. Il remarque que ces réactions ne surviennent que dans des situations où elle se sent menacée ou réellement confrontée à un manque d'amour : l'attachement sérieux de Sartre pour Dolorès Vanetti; sa rupture avec l'écrivain Nelson Algren, la fin de sa liaison avec Claude Lanzmann.

Dans les mémoires de Beauvoir, l'obsession de la vieillesse apparaît étonnamment tôt : elle est déjà perceptible dans les crises que jeune professeur à Rouen elle traverse : " *J'avais un autre souci: je vieillissais. Ni ma santé ni mon visage n'en pâtissaient; mais de temps en temps, je me plaignais qu'autour de moi tout se décolorât; je ne sens plus rien, gémissais-je. J'étais encore capable de 'transes', et pourtant j'avais une impression d'irréparable perte. [...] Cependant, cette mélancolie ne troublait pas sérieusement ma vie.* "

Beauvoir, qui a alors 27 ans, se croit vieillir. Ces crises d'angoisse à Rouen, note Toril Moi, se sont produites exactement à l'époque où Sartre vivait une aventure avec une jeune fille, Olga.

Simone de Beauvoir nous donne ici un témoignage concret de comment *les caprices de l'interlocuteur* peuvent faire basculer dans la détresse une femme, qui a perdu le regard assurant son identité féminine, même si elle n'a que 27 ans. Elle sait rendre magistralement ce que d'autres

taisent, déniaient ou seraient de toute façon incapable d'exprimer aussi précisément : la dépendance radicale par rapport au regard aimant de l'Autre, dans laquelle se trouve, pour toute femme, son identité féminine.

En reprenant l'année de ses 50 ans et cette séparation d'avec son amant, Simone de Beauvoir se souvient qu'elle avait avec Elsa Triolet un trait en commun : l'horreur de vieillir. Un jour, Sartre - faisant allusion au début du *Cheval roux*, où la narratrice est si atrocement défigurée par une déflagration atomique qu'elle dissimule ses traits sous un bas - avait demandé à Elsa Triolet comment elle avait eu le courage de s'imaginer avec un visage d'épouvante. "*Mais je n'ai qu'à me regarder dans une glace*", avait-elle répondu. Sur le moment, Simone de Beauvoir s'était dit qu'elle se trompait, une vieille femme n'est pas une femme laide. Plus tard, en repensant à cette histoire, elle a ces mots : "*Aux yeux des autres, soit; mais pour soi-même, passé un certain seuil, le miroir reflète une femme défigurée. Maintenant je la comprends.*"⁵

Si ce trait - qui aurait garanti une femme de sa féminité - avait existé, il aurait pu aussi, dit Ch. Melman, *assurer la cohésion d'une image de soi volontiers inquiète et exposée à d'extravagantes sensations dysmorphiques* »⁶. Il ne s'agit pas de psychose mais d'une psychopathologie de la vie quotidienne, courante chez les femmes au milieu de la vie.

Et pourtant, en France les autobiographies de Beauvoir sont des *best-sellers*. En tant qu'écrivain, elle est certainement l'une des femmes les plus célèbres au monde.

On voit ici explicité la division chez une femme entre son être de sujet - qui peut au milieu de la vie connaître une grande puissance phallique - et sa féminité, sa capacité de séduction dans le rapport à l'Autre, de l'autre sexe. L'écrivain Beauvoir va très bien ; c'est la femme en elle qui souffre.

Le complexe de la " femme déchet "

En 1996, aux USA, paraît un ouvrage⁷ consacré à *la nouvelle femme âgée*. Il décrit les résultats d'un groupe de travail qui a réuni 26 femmes de plus de 58 ans.

Les femmes conviées à cette rencontre n'avaient pas été choisies au hasard. Chacune jouissait d'une reconnaissance nationale pour son travail dans les sciences, les arts ou la politique. Il s'agissait de femmes s'occupant très bien d'elles et à qui la vie souriait. Néanmoins, durant l'une de leurs deux longues rencontres - elles restaient chaque fois cinq jours ensemble à discuter - elles en sont venues à forger le *complexe de la " femme déchet*. Le terme en anglais est *the bag-lady complex*. *Bag lady* est une expression argotique qui signifie sans domicile, destituée ; utilisée en général pour les femmes âgées qui hantent les rues de la ville, portant leurs hardes dans des sacs (bag) de supermarché. Le complexe de la femme-déchet nomme leur peur de se retrouver seules, malades et pauvres. Les auteurs de l'article soulignent leur stupéfaction en rencontrant ce noyau de détresse chez des femmes exceptionnellement pourvues. Des femmes qui, sur les photos du livre apparaissent bien plus jeunes et brillantes que la moyenne des femmes de leur âge. Les auteurs appellent cette *femme-déchet* la sœur - jumelle de l'ombre - de l'autre, celle qui est brillante, belle et en bonne santé.

Cette part d'ombre et de détresse chez une femme vient de la place *d'objet " a "* qu'elle a à occuper auprès d'un Autre, seul garant de son identité féminine. Le regard de cet Autre, confère à cette femme — en tant objet " a " - une valeur phallique. Mais, désinvesti, cet objet peut choir en place de déchet. Cette détresse est de structure et ce n'est qu'en abdiquant de son identité de femme que l'on pourrait, peut-être, se débarrasser de sa jumelle de l'ombre. Il ne me semble pas que ce soit du conditionnement social et que l'on pourrait fabriquer des femmes autrement.

La part d'ombre qu'une femme porte en elle ne se livre que dans des conditions particulières. Récemment, une journaliste et une sociologue, Elisabeth Weissman et Régine Lemoine-Dartois, ont réussi à faire parler cette sœur jumelle de l'ombre, dans des *entrevues*, qu'elles ont réalisées avec des femmes d'une certaine notoriété autour de la cinquantaine. Elles en

ont fait un livre : *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais*⁸, où cette part d'ombre crie sa détresse, surtout face aux changements de l'image du corps.

Ces soixante-huitardes rattrapées par l'âge se plaignent que " *le corps les lâche tandis que la société les largue. Dans un monde qui n'aime ni l'idée ni l'image du vieillissement, il leur faut affronter un regard qui les prive de reconnaissance.* " Bien que les auteurs aient parfaitement protégé l'anonymat, nous savons que ce sont, pour la plupart, des femmes en vue, belles et au sommet de leur carrière. Interrogées sur le dynamisme ou la force de vie des nouvelles quinquagénaires, elles auraient sûrement parlée d'elle-même de façon très positive. Les deux choses sont vrais, mais pas dans le même registre.

La détresse de ne plus être " la une "

Dans les premières années de sa cinquantaine, l'écriture de Simone de Beauvoir est marquée par une coloration beaucoup plus mélancolique: " *J'ai perdu ce pouvoir que j'avais de séparer les ténèbres de la lumière, me ménageant, au prix de quelques tornades, des ciels radieux. La mort n'est plus dans les lointains une aventure brutale; elle hante mon sommeil; éveillée, je sens son ombre entre le monde et moi: elle a déjà commencé* ".

A la fin de *La force des choses*, se revoyant elle-même crédule adolescente, Beauvoir manifeste son amertume: « *Je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée* »⁹.

Cette femme, qui jouit d'une renommée internationale, ne cesse de répéter que sa vie est finie: " *Oui, le moment est arrivé de dire: jamais plus ! Ce n'est pas moi qui me détache de mes anciens bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi: les chemins de montagne se refusent à mes pieds. Jamais plus je ne m'écroulerai, grisée de fatigue, dans l'odeur du foin; jamais plus je ne glisserai solitaire sur la neige des matins. Jamais plus un homme. Maintenant, autant que mon corps mon imagination en a pris son parti.* »¹⁰

Elle écrira, à cinquante quatre ans, qu'une nouvelle mutilation s'est ajoutée contre laquelle elle ne trouve aucune compensation. " *Ce qui m'est arrivé de plus important, de plus irréparable depuis 1944, c'est que - comme Zazie - j'ai vieilli. Cela signifie beaucoup de choses. Et d'abord que le monde autour de moi a changé: il s'est rapetissé et amenuisé.* »¹¹ Elle raconte un rêve « *des aiguilles d'une montre qui se mettent à galoper, mues non plus par un mécanisme, mais par un désordre organique, caché et affreux; un morceau de bois saigne sous la hache, dans un instant un être ignoblement mutilé va se découvrir sous la carapace ligneuse* »¹².

Ce rêve reprend deux thèmes importants à ce moment de la ménopause: l'accélération du temps et la réactivation du vécu de castration, de mutilation, dont parle Lax et Deutsch, surtout dans son premier texte de 1924. Mais ni l'une ni l'autre n'ont à offrir un texte clinique d'analysante qui ose aller aussi loin que Simone de Beauvoir. Le déni, comme le remarque Lax, marchant à fond, même du côté de l'analyste, quelle analysante s'aventurerait à sortir un discours pareil, au risque d'être prise pour une malade mentale ? Simone de Beauvoir n'est pas une malade mentale, elle a le courage de dire avec talent ce que bien d'autres taisent, parfois à elles-mêmes.

" *J'ai vécu tendue vers l'avenir et maintenant, je me récapitule, au passé : on dirait que le présent a été escamoté. J'ai pensé pendant des années que mon œuvre était devant moi, et voilà qu'elle est derrière: à aucun moment elle n'a eu lieu; ça ressemble à ce qu'on appelle en mathématiques une coupure, ce nombre qui n'a de place dans aucune des deux séries qu'il sépare.* »¹³

Simone de Beauvoir offre là des outils qui mériteraient d'être exploités pour travailler la question du temps à la ménopause, en particulier cette idée de coupure au sens mathématique du terme. Le glissement continu de la ménopause à la vieillesse, que nous avons observé, semble mettre ce présent escamoté dans une situation de coupure entre le temps de femme-mère et celui de vieille femme, indépendamment du temps chronologique qui sépare ces deux événements.

Plus loin, Simone de Beauvoir écrit: " Un jour, je me suis dit: " j'ai quarante ans! " Quand je me suis réveillée de cet étonnement, j'en avais cinquante. La stupeur qui me saisit alors ne s'est pas dissipée. " Parfois son discours prend une teneur tout à fait mélancolique: " Ce qui me navre,

c'est de ne plus rencontrer en moi de désirs neufs: ils se flétrissent avant de naître dans le temps raréfié qui est désormais le mien. "

Elle raconte deux rêves récurrents. " Je rêve que j'ai en rêve cinquante quatre ans (son âge réel), que j'ouvre les yeux; et que j'en ai trente: " Quel affreux cauchemar j'ai fait! " se dit la jeune femme faussement réveillée. Parfois aussi, avant que je revienne au monde, une bête géante s'assied sur ma poitrine: C'est vrai, c'est le cauchemar d'avoir plus de cinquante ans qui est vrai! "

" Nous avons tous, dit la psychanalyste Martine Lerude, l'expérience de certaines patientes qui disparaissent, qui s'écroulent anéanties par l'angoisse (et ce n'est pas une métaphore) quand vient à manquer ce qui authentifiait, validait l'image de leur idéal, c'est à dire l'image d'elle-même qu'elles portaient et qui réglait leur rapport au monde. Ce désinvestissement brutal de l'image du corps se redouble de la chute du corps réel, physiologique, qui ne tient plus, qui s'effondre ; un tel état peut survenir au moment d'une rupture amoureuse, d'une trahison, d'un deuil, ce qui manque alors c'est le regard d'un père ou d'un partenaire et le sujet semble perdre du même coup ses repères symboliques, comme s'il n'était plus rien»¹⁴.

Si elle se sent choir comme déchet, sa séparation d'avec Lanzmann n'est, peut-être, pas seule en cause dans cette mélancolie. Sartre, qui occupe pour elle une place d'Autre, vient d'entamer une relation avec une très jeune fille, Arlette El Kaïm. Elle a dix-sept ans en 1956 quand elle rentre dans la vie de Sartre pour ne plus en sortir. Nous savons qu'il en sera en l'amant mais surtout qu'il l'adoptera et en fera sa légataire testamentaire.

Je pense que, par rapport à cette jeune fille, à son image et à la place qu'elle va occuper pour Sartre, Simone de Beauvoir vit une détresse qui n'est pas sans analogie avec celle de la belle-mère de Blanche Neige, au sens le plus tragique du terme : la détresse d'une femme à qui le miroir dit que, maintenant, c'est la petite qu'il préfère¹⁵.

La privation de ce trait, qui laisse une femme sans assurance quant à son appartenance à une identité féminine, selon les mots de C. Melman, la rend beaucoup plus dépendante de l'homme qui voudra bien incarner la bonne disposition de l'Autre à son égard. " *La prévalence chez une femme de la demande d'amour se justifie par ce souci d'être reconnue en tant qu'une, voire unique (c'est à dire la une)*¹⁶ », écrit-il.

Ce vieillissement brutal qui, du jour au lendemain, transforme la belle Reine, en une épouvantable sorcière, ne renvoie pas à une pure donnée physique. Si le vieillissement est un fait, la brutalité du vécu relève plutôt d'un ravage dû à la perte de la voix-regard du grand Autre au miroir qui énonce que, désormais, c'est la fille qu'il préfère.

Du jour au lendemain, Simone de Beauvoir n'est plus la seule à pouvoir entendre Sartre parler de son œuvre, l'unique à pouvoir en disposer. Que, pour elle, il ne s'agisse pas du registre de la beauté, mais de celui de l'écoute, nous laisse néanmoins face à cette question : pourquoi une femme peut-elle se décomposer quand elle cesse d'être *la une* ? Ce qui nous renvoie à cette absence d'un trait qui garantirait son identité féminine. Pourquoi est-ce inéluctable ? Pour y répondre, il nous faut revenir sur ce qui permet à quelqu'un de se poser du côté femme ou du côté homme.

LES FORMULES DE LA SEXUATION

En 1972, dans son séminaire *Encore*, consacré en partie à la jouissance féminine, Lacan propose de penser deux côtés, un masculin et un féminin, sur lesquels tout sujet pourrait venir s'inscrire, indépendamment de son sexe biologique.

Cette idée de séparer la biologie de l'identité sexuée était dans l'air du temps. Au même moment, des auteurs anglo-saxons élaborent le concept de *genre*, qui donne une place prépondérante à l'étude des aspects sociaux et culturels de la construction des identités sexuées. Ces recherches vont trouver leur cohérence autour du combat féministe, qui prône la mise en lumière des systèmes de croyances dont la détermination biologique serait le pivot. De ce mouvement essentiellement anglo-saxon au départ, les féministes françaises ont été protégées par

Simone de Beauvoir qui, dans le *Le deuxième sexe*, montre comment *l'on ne naît pas femme, mais on le devient*.

Dans les *formules de sexuation*, proposées par Lacan, ceux - ou plus souvent celles - qui se rangent du côté " femme " se retrouvent sans classe d'appartenance. Pourquoi n'y a-t-il pas une classe qui définirait *les femmes* ?

Dans le débat entre Jones et Freud, Lacan a pris le parti de ce dernier. Pour lui, comme pour Freud, le primat du phallus est commun aux petits garçons et aux petites filles. Il définira les deux côtés par rapport à la fonction phallique, qu'il écrira Φx .

Ceux qui s'inscriront du côté *homme* de la formule seront entièrement soumis à la question phallique, ce que Lacan écrira : $\forall x \Phi x$, qui se lit *pour tout x vaut la fonction Φ de x*. Du côté masculin, tous sont marqués par la castration .

Cependant, pour qu'une classe puisse se constituer en tant que telle, il lui faut une exception. Supposons, par exemple, un ensemble de traits verticaux. Pour que l'on sache qu'ils le sont, il faut qu'il y en ait un (ou plus) qui échappe à cette verticalité : un trait horizontal, par exemple¹⁷. Dans le cas qui nous intéresse, il y en aurait au moins un qui échapperait à la castration : le père de la horde primitive dont Freud parle dans *Totem et Tabou* ; ou toute autre représentation d'une figure masculine non soumise à la castration, non marqué par l'interdit de l'inceste. Ce qui s'écrit : $\exists x \overline{\Phi x}$, *il y en a au moins un pour qui la fonction phallique ne s'applique pas*, qui échappe à la castration. Dans ce cas, les éléments de l'ensemble formeront une classe fermée, ce qui nous autorisera à employer l'article défini, *le* ou *les*. Nous pourrions dire *l'homme* ou *les hommes* puisqu'ils appartiennent à une classe définie.

Lacan n'emploiera pas une autre fonction pour définir le côté féminin; une fonction Y, par exemple. Comme il ne suit pas Jones sur l'identification primaire de la fille à la mère, il n'y aura pas la classe des détentrices du vagin. Si cela avait été possible, bien des problèmes auraient été résolus dans la relation mère-fille et pour les femmes elles-mêmes. Or, il n'y a qu'une référence, commune aux deux, c'est le phallus ; de même qu'il n'y a qu'une libido, la masculine.

Ce qui spécifie le côté *femme* de la formule de la sexuation va être, simplement, de ne pas être entièrement soumise à la question phallique : $\overline{\forall x \Phi x}$, une femme n'est *pas toute* soumise à la question phallique. Lacan invente cette catégorie logique du *pas toute*. Il ne s'agit pas là de logique aristotélicienne, comme pour le côté masculin de la formule, mais bien d'une logique de l'inconscient.

S'il n'y a pas un trait commun qui les spécifient, la première conséquence, c'est qu'il n'y pas une catégorie fermée des femmes : on ne peut pas dire *la femme*, ni *les femmes*. L'article définit ne pouvant pas s'appliquer, Lacan écrit *la femme*.

Cela laisse *la femme* sans classe d'appartenance, sans trait distinctif qui la garantirait quant à son identité féminine. Selon Melman, une des revendications essentielles d'une fille par rapport à sa mère, est la suivante : " *pourquoi toi qui est femme, puisque tu es l'épouse de mon père, te refuses-tu à fonder ma féminité ?* De ne pas pouvoir se référer à une classe définie, " *une femme ne se sent pas fondée dans son existence, c'est pour cela qu'elle est toujours si peu sûre de la place qu'elle occupe* », ¹⁸ nous dit Melman et il ajoute qu'il comprend l'effort des féministes pour essayer de fonder une classe, effort qui s'est avéré vain parce qu'il supposerait une exception : la mère mythique, fondatrice de la communauté et détentrice de tout le pouvoir.

Malheureusement, Françoise Héritier montre bien que, même dans les sociétés matrilineaires, le pouvoir reste du côté masculin. Les tentatives d'imaginer un matriarcat primitif - dérivé des thèses de Bachofen(1861) qui suppose " *un stade initial de l'humanité, marqué par l'ignorance de la paternité physiologique, le culte des déesses mères et la domination féminine qui aurait été ensuite renversé par les hommes* » ¹⁹ - ne trouve aucun fondement dans la littérature anthropologique ou historique.

Puisque cette mère mythique n'existe pas, on ne peut affirmer qu'il y en a au moins une qui n'est pas marqué par la castration. Pour écrire cela, Lacan a recours à une double négation : $\overline{\exists x} \overline{\Phi x}$, il n'y en a pas un - ou une - qui échappe à la question phallique²⁰.

Nous ne pouvons que le regretter, car si un trait d'appartenance pouvait garantir une femme dans son identité féminine, sa détresse serait moindre, surtout dans des moments de remaniement comme la ménopause, quand elle perd l'appartenance à la classe des mères qui lui revenait de par sa capacité de procréer. Nous voyons là encore combien la clinique de la ménopause fonctionne comme un prisme, diffractant, dans ses divers composants, l'identité d'une femme.

Dans un colloque récent, la psychanalyste Pascale Bellot-Fourcade*²¹ a été plus loin : elle a osé formuler la ménopause en termes de *dépersonnalisation*. Je reprendrai à mon compte ce terme qui me semble résumer parfaitement ce moment.

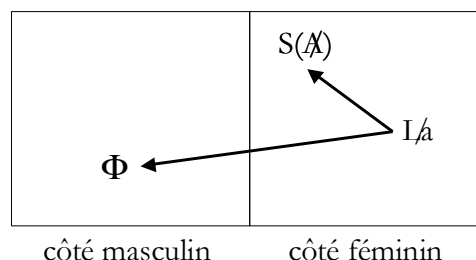
DEPERSONNALISATION OU DEREALISATION

La ménopause, selon la gynécologue Michelle Lachowsky²², est la " *perte du rythme qui signe l'appartenance au genre féminin, perte de la fécondité qui signe l'appartenance à la lignée des mères* ". Mais elle ajoute : la ménopause laisse d'emblée une femme " *sans papiers, sans ce passeport qui était sa jeunesse, avec ces corollaires, beauté et minceur.* »²³ Ce sont ses papiers d'identité de femme, et de mère, qui lui sont ôtés. Il s'agit là, me semble-t-il, du registre proprement symbolique de cette dépersonnalisation.

Un superbe exemple de la dimension imaginaire de cette dépersonnalisation est donnée par Simone de Beauvoir : " *Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage... Rien ne va plus. Je déteste mon image, je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai jamais* ". Selon Deutsch, les femmes qui savent s'observer éprouvent une sorte de dépersonnalisation face à leur propre image dans le miroir, qui se traduit par un « *cette femme est-elle vraiment moi?* »²⁴.

Phénoménologiquement, la dépersonnalisation commence avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire, c'est à ne pas se retrouver dans le miroir que le sujet commence à être saisi par la vacillation dépersonnalisante. Pour Lacan (1963)²⁵, cela a lieu parce que ce qui est vu dans le miroir n'est pas proposable à la reconnaissance de L'Autre. Cette question sera reprise par lui en 1966²⁶ Lacan préférera alors *déréalisation*, plutôt que *dépersonnalisation*. Déréalisation serait peut-être le terme le plus adéquat pour parler de ce qui se passe à la ménopause pour une femme

Comment inscrire cela sur nos formules de la sexualité ? Dans son séminaire *Encore*, pour figurer qu'une femme n'est pas toute, pas entièrement, dans la jouissance phallique - que sa barre lui ouvre accès à une autre jouissance, proprement féminine - Lacan va dessiner deux flèches qui partent de I/a . L'une, visant le phallus, Φ , traverse la barre qui sépare le côté féminin du côté masculin des formules de la sexualité. L'autre flèche vise $S(\overline{A})$, ce que Lacan appelle : *la jouissance de l'Autre*.



Dans ce séminaire, Lacan étudie une des formes de cette jouissance de l'Autre, celle que connaissent les mystiques. Je n'aborderai pas ici la question de la jouissance mystique que j'ai étudié dans un travail précédent²⁷, puisqu'elle ne concerne que de rares femmes capables d'y accéder.

Nous traiterons d'une forme plus triviale, quotidienne même, du rapport de $I\dot{A}$ femme à la jouissance de l'Autre, $S(\dot{A})$ ²⁸). Dans la crise du milieu de la vie, elle prend la forme bien connue de la scène du miroir dans Blanche Neige. Cette femme, encore Belle, mère d'une jeune fille devenue superbe, demande à son miroir qui est la plus belle. Sa question reprend, à la lettre, ce que Melman dit être la demande d'une femme, du fait même de l'absence d'un trait qui la garantirait dans son identité féminine : *ce souci d'être reconnue en tant qu'une, voire unique, c'est à dire la une.*

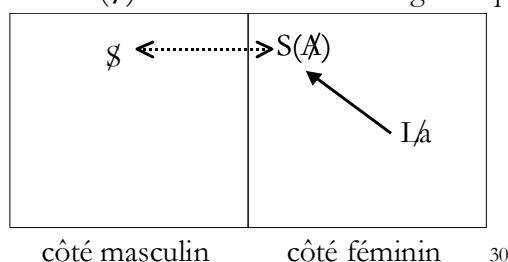
Pour Ruth Lax, la disparition des règles rappelle à une femme ce qu'elle aurait voulu dénier : son changement, le changement de son image corporelle. Ce visage, ce corps qui n'est plus celui de sa jeunesse, est d'abord perçu avec incrédulité. Une de ses patientes, une belle femme encore, raconte en pleurant qu'elle a passé plusieurs heures à comparer d'anciennes photos avec son visage dans le miroir. Elle éclate en sanglots, en disant : « *Je ne peux pas y croire, quand est-ce que je suis devenue aussi vieille ?* »²⁹

Il y a des raisons intrapsychiques, répète Lax, à ce type d'investissement narcissique de leur image chez les femmes. Et la pauvre mère-belle qui interroge son miroir figure probablement un sentiment universel d'envie, de perte et d'hostilité à l'encontre de la femme jeune qui possède maintenant tout ce que la plus âgée avait l'habitude d'avoir. Ces vécus, inconscients chez la plupart des femmes à la ménopause, gâchent parfois les rapports mère-fille et sont peut-être un des soubassements de l'hostilité des belles-mères envers leurs belles-filles.

Pour une femme, il arrive qu'être belle, mais non pas la une, soit catastrophique, quand *belle* est le seul signifiant susceptible de la rendre aimable au regard de l'Autre, c'est-à-dire le seul signifiant à lui indiquer qu'elle est l'objet de sa jouissance. Ce n'est pas ceci qui distingue la mère belle de Blanche Neige d'une autre quelconque. Ce n'est pas non plus le fait de ne pas avoir encore abdiqué de la reconnaissance de son identité proprement féminine. Il s'agit bien de sa féminité, car en tant que sujet, elle est très puissante, puisqu'elle est la reine. Ce qui la distingue et la voue à une haine catastrophique, qui finit par entraîner sa propre destruction, c'est qu'elle s'adresse à un grand Autre désincarné, pure instance, que ce miroir doté d'une voix grave, masculine, imagine bien.

Elle peut le faire, parce que, comme le montrent les formules de la sexualité, cette jouissance de l'Autre, $S(\dot{A})$, se trouve dans son propre champ, de son côté. Le problème, c'est qu'une instance est bien plus implacable qu'un sujet, en chair et en os, qui viendrait l'incarner pour elle.

Or, nous savons que le partenaire masculin peut venir incarner une figure de l'Autre, pour une femme. Ce n'est pas un hasard si $S(\dot{A})$ se trouve au même registre que le $\$$.



S'il est fréquent qu'après une soirée, par exemple, une femme d'âge mûr demande à son partenaire : qui était celle qui lui plaisait mieux?, il est plus rare que celui qui incarne pour elle, à ce moment, la place du grand Autre, lui réponde qu'elle était certes mignonne mais qu'il y en avait une plus jeune et plus belle. Il lui dira qu'elle est sa préférée, la plus jolie à ses yeux, soit parce que l'amour l'aveugle, soit par tendresse, pour ne pas lui faire de peine.

L'instance pure est sans pitié, ce que Lacan appelle le Surmoi obscène et qu'il écrit $S(A)$, ce qui pourrait se lire comme de l'ordre de la jouissance d'un Autre sans barre, sans cette marque de la castration propre au sujet. Maupassant en donne un excellent exemple avec Madame Hermet³¹.

Mme Hermet de Maupassant

La justesse de son propos sur l'horreur du vieillissement nous a été révélée par Kathy Saada*³², lors de l'un de nos séminaires communs sur la ménopause.

Madame Hermet est une femme qui avait été très belle, très coquette et très aimée. Maupassant la décrit comme une de ces femmes qui n'ont au monde que leur beauté et leur désir de plaire pour se soutenir. Adolescent, son fils meurt de la vérole. Pendant son agonie, elle refusa de le voir par crainte d'attraper la maladie et de se retrouver défigurée. Au lendemain de sa mort, elle devient folle. Son délire consiste en la certitude d'avoir un visage défiguré par les traces de la vérole dont elle aurait été contaminée en soignant son fils, jusqu'à son rétablissement. Nous pouvons penser que son délire la restituait en place de bonne mère tout en lui permettant de nier la mort de son fils. Mais l'interprétation de Maupassant est autre. Pour lui, le délire ne fait que donner un nom à son épouvante face au vieillissement. Si elle avait la conviction d'être défigurée par la vérole, ce n'était point par culpabilité d'avoir laissé mourir son fils sans le revoir, mais comme une mise en parole possible d'un phénomène insidieux qu'elle avait dû percevoir, depuis quelques temps, dans son miroir et dont elle aurait pu voir venir la crise fatale : " *A-t-elle, comme tant d'autres, regardé chaque matin pendant des heures et des heures la peau si fine jadis, si transparente et si claire, qui maintenant se plisse un peu sous les yeux, se fripe de mille traits encore imperceptibles, mais qui se creuseront davantage jour par jour, mois par mois? A-t-elle vu s'agrandir aussi, sans cesse, d'une façon lente et sûre les longues rides du front, ces minces serpents que rien n'arrête? A-t-elle subi la torture, l'abominable torture du miroir, du petit miroir à poignée d'argent qu'on ne peut se décider à poser sur la table, puis qu'on rejette avec rage et qu'on reprend aussitôt, pour revoir, de tout près, de plus près, l'odieux et tranquille ravage de la vieillesse qui s'approche? S'est-elle enfermée dix fois, vingt fois en un jour, quittant sans raison le salon où causent des amis pour remonter dans sa chambre et, sous la protection des verrous et des serrures, regarder encore le travail de destruction de la chair mûre qui se fane, pour constater avec désespoir le progrès léger du mal que personne encore ne semble voir, mais qu'elle connaît bien, elle? Elle sait où sont ses attaques les plus graves; les plus profondes morsures de l'âge. Et le petit miroir, le petit miroir tout rond dans son cadre d'argent ciselé, lui dit d'abominables choses car il parle, il semble rire, il raille et lui annonce tout ce qui va venir, toutes les misères de son corps, et l'atroce supplice de sa pensée jusqu'au jour de sa mort, qui sera celui de sa délivrance »³³.*

Avant d'essayer d'analyser ces fragments, il nous faut poser quelques jalons théoriques.

¹De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II*, Ed. Gallimard, folio, Paris, 1972.

²Melman C. : "Que veut une femme?", in *Ornicar, Bulletin du Champ freudien*, n° 15, Ed. Navarin, Paris, 1978, p. 33-34.

³Deirdre Bair: (1990) *Simone de Beauvoir*, éd. française Fayard, 1991, trad. Marie France de Paloméra, p. 532.

⁴Moi T. : « Vieillesse, mort et dépression, in *Simone de Beauvoir*, Diderot Editeurs, Arts et Sciences, 1995. Retransmis sur France 3 : Un Siècle d'écrivains, mercredi 11 janvier 1999, Simone de Beauvoir 1908-1986).

⁵De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II* op.cit.

⁶Melman C. : Op. Cit.

⁷Downes P. Tuttle I, Faul P. Mudd V.: *The new older women*. Berkeley, California: Celestial Arts Publishing, 1996. Cité par Kaufert et Lock.

⁸Lemoine-Dartois R. et Weissman E. : *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais : les filles du baby-boom ont 50 ans*, Albin Michel, Paris, 2000.

⁹De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II*, op. cit. p 508

¹⁰De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II*, op. cit. p 506-507

¹¹De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II*, op. cit. p 501

¹²De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II*, op. cit. p 503

¹³De Beauvoir S. : (1963) *La force des choses II*, op. cit. p 504

¹⁴Lerude M. : « Belle ou pas belle, une question analytique », in**

¹⁵Dans la partie consacrée aux « femmes quasi-homme », nous verrons comment, en choisissant d'adopter, elle aussi, une fille Simone de Beauvoir évitera de tomber dans une haine destructrice.

¹⁶ Melman C. : « Que veut une femme? », op. cit, p. 33-34.

¹⁷ Voir Melman C. : « A mulher não existe: leitura das fórmulas de sexuação », in *Che vuoi ? ano 1* número zero, Porto Alegre, 1986, p. 44. Conférence prononcée le 30/8/1985 à Porto Alegre, Brésil

¹⁸ Melman C.: Op. cit. p. 48

¹⁹ Hérítier F.: *Masculin-Féminin, la pensée de la différence*, éd. Odile Jacob, Paris, 1996, p. 211

²⁰ Nous sommes maintenant en mesure de ramasser les quatre quanteurs dans la forme par laquelle Lacan les présente dans le *Séminaire : Livre XX : Encore*.

$\exists x \bar{\Phi}x$	$\bar{\exists}x \bar{\Phi}x$
$\forall x \Phi x$	$\bar{\forall}x \Phi x$

²¹ Belot-Fourcade P. : *intervention au colloque ‘ *La Ménopause : Psychanalystes et gynécologues face à la crise du milieu de la vie chez les femmes*’, Paris, Janvier 2002, à paraître.

²² Lachowsky M. : « Qui a peur de la ménopause ? », in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85.

²³ Idem, p. 81.

²⁴ Deutsch H.: *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, PUF, Paris 1967, vol. II p. 391-418.

²⁵ Lacan J. : Séminaire sur l’angoisse, leçon du 23 janvier 1963.

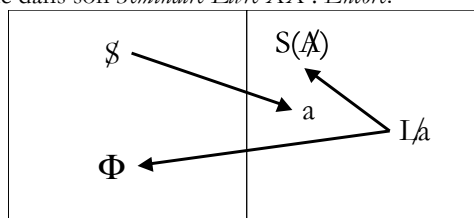
²⁶ Dans son séminaire inédit sur *L’objet de la psychanalyse*, à la leçon du 22 juin 1966, à propos d’une des dimensions de ce que Freud dit avoir ressenti sur l’Acropole, Lacan débat avec A. Green, J. P. Valabrega et d’autres sur la meilleure traduction du terme *Entfremdung*.

²⁷ Laznik-Penot M. C. : "La mise en place du concept de jouissance chez Lacan", in « Plaisir et jouissance », *Rev. Franç. de Psy.*, Tome LIV, 1990, Paris, PUF, pp 55–81.

²⁸ Cette lecture est rendue possible dans Lacan J. : (1960) « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, éd. du Seuil, Paris, 1966, p.817.

²⁹ Lax R. : « The menopausal phase : Crisis, Danger, Opportunity », in *Becoming and being a woman*, Jason Aronson INC., London, 1997, p. 198.

³⁰ Ce dessin, qui sert à fixer les idées sur le plan visuel, provient de la partie basse des « formules de la sexuation », telles que Lacan les dessine dans son *Séminaire Livre XX : Encore*.



³¹ Maupassant G. de : »Madame Hermet », in *Contes et Nouvelles* , vol. II (1884- 1890); Robert Laffont, Paris 1988, p. 992-997.

³² Saada K. : « Le miroir revisité », texte présenté au colloque ‘ *La Ménopause : Psychanalystes et gynécologues face à la crise du milieu de la vie chez les femmes*’, Paris, Janvier 2002, à paraître.

³³ Maupassant G. de: Op. cit., p. 994-995.